

## Souvenirs de la Géhenne

France

**Réalisation** : Thomas Jenkoe

**Production** : Cinaps TV, Triptyque Films, 2015

**Distribution** : Films de force majeure

56 min

Avec *Souvenirs de la Géhenne*, Prix de l'Institut français–Louis Marcorelles au dernier Cinéma du Réel, Thomas Jenkoe vient poser un regard singulier et composite sur une partie du territoire français. Le film prend place dans le Nord-Pas-de-Calais, au sein de la commune de Grande-Synthe, et part d'une affaire de crime commis dix ans plus tôt à l'encontre d'un jeune Maghrébin pour l'établir comme centre névralgique du récit. Tous les éléments de narration viennent s'agglomérer autour des déclarations en voix *off* de l'accusé (succinctement nommé J.D.), et pourtant *Souvenirs de la Géhenne* n'a absolument rien du dossier d'instruction, car il tire de ses différentes matières une sève qui tient à la fois de l'essai filmique et du portrait.

Ce portrait d'une communauté aux visages multiples, auscultée sous ses différentes facettes, ne se limite bien heureusement pas à son aspect « sociologique », car il est d'emblée et toujours redoublé par une dimension liée à l'imaginaire. Le film interroge, d'abord par ses propositions plastiques audacieuses (les hauts-fourneaux de nuit, une plage avec une rangée de cargos au large) l'imaginaire auquel peuvent faire appel tous ces lieux, et prend à contre-pied les visions stéréotypées de la pauvreté dans le Nord en les faisant glisser sur le terrain du mythe. Car la Géhenne du titre est un Enfer somme toute très abstrait, comme une terre ancestralement maudite, mais rendu à sa matérialité par les méfaits égrenés par le récit, et la place qui y est accordée aux religions.

Pour autant, le film ne reste jamais sur le seuil d'un constat alarmiste, en puisant dans une autre forme d'imaginaire, qui serait de l'ordre de la conscience collective de cette communauté. Aux déclarations de J.D. viennent s'ajouter celles de nombreux habitants, qui témoignent de maux multiples. Plusieurs hypothèses s'avancent alors discrètement, pour donner forme à ce qui imprègne quotidiennement cette communauté : défaut de gouvernance lié à des logiques électorales, ou encore tous ces bâtiments impersonnels construits au moyen de matériaux inadaptés à ce territoire. C'est ici la question de la pérennité qui est mise au jour, comme un empêchement à bâtir des fondations solides pour cimenter la communauté, comme une impossibilité à penser l'urbanisme et l'implantation du territoire sur des temps longs.

Ces formes impensées viennent se heurter au noyau dur d'une réflexion sur les contours d'un racisme devenu « ordinaire » et de sa propre construction. Car le racisme, aussi nauséabond soit-il, s'appuie lui aussi sur un imaginaire que le film, au sein d'une ahurissante séquence de témoignages de rue, met en scène comme un brouhaha devenant progressivement assourdissant. Le racisme devient alors une sorte d'onde qui erre, et se fixe sur un imaginaire

constitué de rumeurs (on serait presque tenté de dire, de légendes), de réseaux de présomptions, de récits imprécis autour d'une scène de crime ou de constructions médiatiques. À sa manière, le racisme est également un mythe devenu réalité, mais qui reste toujours souterrain, à demi-mot, comme l'image de cette inscription « Votez Le Pen » à moitié effacée sur un mur.

Si, dans ces moments-là, Thomas Jenkoe a la décence de ne pas filmer de personnages clairement identifiables, c'est parce qu'il sait très bien qu'il n'y a aucun intérêt à donner un visage au racisme – ce serait livrer un personnage à la vindicte populaire et jouer le même jeu que le cirque médiatique. Il renvoie par là la perception habituelle du racisme à son ontologique absurdité : c'est un malaise étrange et diffus prenant racine dans un milieu – un territoire et ses différents composants – se matérialisant dans des actes violents plus que dans des « figures étendard », qui ne servent qu'à justifier, en tant que cibles, ce qui ronge déjà la société de l'intérieur. Cet intérieur est un espace mental en lien avec un tissu extérieur aux formes multiples, et que Thomas Jenkoe tente, en apposant voix *off* et plans larges sur ces espaces qu'il arpente, de matérialiser dans le réel.

Les paysages – notamment de grandes étendues balayées par le vent – et la précieuse présence des animaux (le chien de J.D., des chevaux dont une jeune femme s'occupe) ouvrent à une altérité bienvenue, un contrepoint silencieux à la fièvre qui s'empare de ce territoire. Tous semblent en quelque sorte déconnectés de la marche en avant des hommes, comme ce qui se présente à l'image reste en retrait par rapport à ce qui est formulé en voix *off*. En même temps que ces tentatives cherchent à faire glisser les choses vers un autre point de vue, elles figurent également le fossé, le détachement progressif entre l'homme et son milieu. Mais le beau projet de *Souvenirs de la Géhenne*, en rassemblant tous ces éléments épars, consiste à combattre l'oubli, en réinscrivant la mémoire du lieu et des hommes au sein du territoire arpenté par le cinéaste.

**Julien Marsa**

**Extrait de Images documentaires n°71/72 (2011)**

**Ne peut être reproduit sans l'autorisation de la revue.**